

Alors ils se jetèrent tous aux pieds des apôtres et les prièrent de les baptiser. Les bienheureux apôtres prièrent Dieu ; quand leur prière fut finie, Pierre fit le signe de la croix sur la roche Tarpéienne de la prison, et au même moment l'eau commença à couler de la pierre ; Processus et Martinianus furent baptisés par l'apôtre Pierre. Quand les autres prisonniers eurent vu ce miracle, ils se jetèrent aussi aux pieds de Pierre qui les baptisa, ils étaient au nombre de quarante-sept de tout âge et des deux sexes. Il offrit pour eux le sacrifice de louange et les fit participer au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors saint Processus et saint Martinianus dirent aux apôtres de Jésus-Christ : "Allez où vous voudrez puisque Néron vous a oubliés."

Les apôtres sortirent alors de la prison et gagnèrent la porte Appienne par la voie du même nom. Arrivés près d'une baie, sur la voie Nuova, un bandage tomba du pied de Pierre, car les chaînes en fer lui avaient fait une blessure, et quand il fut rendu près de la porte Appienne, il vit Notre-Seigneur, le reconnut et lui dit : "Seigneur où allez-vous ?" Et le Seigneur lui répondit "Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau." Et Pierre retourna à Rome en plein jour et les soldats se saisirent de lui.

Le préfet Paulinus ayant appris que Processus et Martinianus étaient devenus chrétiens, envoya des soldats les arrêter et les fit jeter en prison. Le lendemain il les fit comparaître devant lui, et leur dit : "Êtes-vous devenus insensés au point d'abandonner les dieux et les déesses que nos invincibles souverains honorent, que l'antiquité a toujours adorés, et de vous exposer par là à perdre vos grades dans l'armée ?" Martinianus répondit d'une voix ferme : "Nous avons déjà participé aux sacrements de l'armée céleste." Paulinus reprit : "Rejetez cette folie et adorez les dieux immortels que vous avez vénérés et adorés dès votre berceau, et gardez la religion dans laquelle vous avez été élevés ?"

Mais les bienheureux martyrs répondirent d'une seule voix : "Nous sommes maintenant chrétiens."

Paulinus répliqua : "Ecoutez-moi, mes chers compagnons d'armes, et faites ce que je vous dis. Restez mes amis et jouissez de vos positions militaires, vivez sereinement aux dieux tout-puissants et vous serez illustres avec nos princes." Tous deux répondirent : "Il suffit que nous vous ayons déclaré que nous sommes maintenant de vrais chrétiens, serviteurs de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ que les bienheureux apôtre Pierre et Paul prêchent."

Paulinus répliqua : "Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète de nouveau, prenez mon avis et vivez."

Mais ils gardèrent le silence. Paulinus les pressa, les sollicita de nouveau, mais ce fut en vain ; alors il ordonna qu'on leur broyât la bouche avec des cailloux. Quand ils eurent souffert ce supplice, ils criaient encore : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux !"

Paulinus dit aux soldats : "Apportez le trépid, et qu'ils sacrifient aux divinités." Mais les bienheureux martyrs répliquaient : "Nous avons déjà offert un sacrifice au seul Dieu tout-puissant."

Quand le trépid eut été apporté, Paulinus dit : "Faites ce que je vous dis." On apporta aussi la statue d'or de Jupiter, mais les saints martyrs, en voyant ces deux objets, se mirent à rire, et ils crachèrent sur le trépid et sur la statue, en présence de Paulinus.

Alors Paulinus ordonna de les étendre sur le gril et de les battre avec des bâtons. Mais ils paraissaient tout joyeux et disaient : "Nous vous remercions, Seigneur Jésus." Paulinus enflammé de rage, leur fit appliquer du feu sur les côtes, mais les martyrs disaient : "Béni soit le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu des apôtres Pierre et Paul."

Il y avait alors une noble dame nommée Lucine qui les assistait et qui les encourageait en leur disant : "Soyez fermes, braves soldats du Christ, et ne craignez pas les douleurs qui ne sont que de courte durée." Paulinus dit alors : "Quelle folie est la leur." Mais ils restaient fermes et riaient des tourments. Pendant qu'ils étaient encore sur le gril, Paulinus les fit battre avec des verges qui avaient des pointes en fer, et un héraut criait en même temps : "Ne méprisez pas les ordres du prince." En ce moment, Paulinus perdit son œil gauche ; la douleur ne le forçant

pas à se repentir, il disait : "O paroles puissantes d'un art magique !" Il les fit enlever du gril, et quoique déchirés jusqu'aux os, il les fit jeter de nouveau dans la Mamertine. La vénérable dame Lucine était toujours auprès d'eux.

Trois jours après, Paulinus devint possédé du démon et il mourut subitement. Son fils Pomponius parcourait le palais en criant : "Venez, princes de l'empire, et faites exterminer ces professeurs d'un art magique."

Caesarius, le nouveau préfet de la ville, alla raconter tous ces faits à Néron qui ordonna qu'ils fussent mis à mort immédiatement, et Pomponius, fils de Paulinus, pressa le préfet de ne point retarder. Caesarius mit alors la sentence à exécution. Il les fit sortir de prison et les fit conduire en dehors des murs de la ville, sur la voie Aurelia, où ils eurent la tête tranchée.

Quand la bienheureuse Lucine les vit sortir de prison, elle les suivit avec quelques membres de sa famille, jusqu'à l'aqueduc où ils furent décapités ; leurs corps avaient été laissés sur la place pour être mangés par les chiens, mais la sainte femme les fit enlever, répandit sur eux les parfums les plus précieux, et les enterra dans une fosse pratiquée dans le sable, dans son propre jardin, situé sur la voie Aurelia, le six des nones de juillet ; c'est là que répandent encore des bénédictions les deux martyrs qui règnent en Dieu notre Sauveur Jésus-Christ.

On éleva sur le lieu de leur exécution une église en l'honneur des martyrs Processus et Martinianus. Grégoire-le-Grand y donna sa trente-deuxième homélie dans laquelle il raconte quelques miracles qui eurent lieu sur ces tombeaux.

Au temps des Goths, raconte le saint pape, une pieuse dame avait coutume de venir prier sur le tombeau des saints martyrs. Un jour elle était venue prier suivant son habitude, et comme elle s'en allait, elle vit deux hommes portant le costume de pèlerins, une espèce de vêtement de religieux, ils se tenaient près de là. De prime abord, elle crut que c'était des pèlerins, et elle allait leur donner l'aumône, mais ils s'approchèrent d'elle et dirent : "Vous nous visitez maintenant, au jour du jugement nous viendrons vous chercher. Nous ferons pour vous tout ce que nous pourrons." Après ces paroles, ils disparurent tout à coup. Elle fut effrayée, retourna prier, et devint plus zélée que jamais dans sa dévotion, encouragée qu'elle était par la promesse de ces saints martyrs.

Leurs reliques furent par la suite transportées à Saint-Pierre, par Paschal Ier, et sont maintenant sous l'autel à droite du transept, sous le dôme. C'est là que le grand concile du Vatican se tint en 1869, et sur leur autel fut élevé le trône du 247ème successeur de celui qui les avait baptisés dans la Mamertine. L'église élevée en leur honneur sur la voie Aurelia n'existe plus. Comme elle était abandonnée et qu'elle était devenue dangereuse, elle fut détruite du temps d'Urbain VIII ; un nommé Colangelo se servit des matériaux pour bâtir sa villa.

On montre encore sur la voie Appienne, la place où Notre-Seigneur apparut à saint Pierre ; nous avons recueilli quelques souvenirs intéressants qui se rattachent à cette place. Nous en ferons le sujet d'un chapitre, mais nous prions le lecteur de nous donner quelques minutes d'attention, attendu que nous allons faire une digression à propos de la source extraordinaire et miraculeuse qui a surgi tout à coup, à la prière de saint Pierre, et que l'on voit encore dans la Mamertine.

VIE

OU

R. P. HERMAN

EN RELIGION

AUGUSTIN-MARIE du T.-S. SACREMENT

Carmo déchaussé

PAR

M. l'abbé CHARLES SYLVAIN

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

A TRAVERS LES MOTS

PAR

CHARLES ROZAN

TROISIÈME ÉDITION

1 vol in-12.....Prix : 88 cts

INTRODUCTION

Nous avons, dans le commerce habituel de la vie, des rapports avec une quantité de choses qui semblent nous être d'autant plus inconnues qu'elles nous sont plus familières. Sans doute, nous les connaissons puisque nous nous en servons ; mais nous ne les connaissons qu'à ce titre là. Nous savons quelles fonctions elles remplissent ; mais nous serions fort empêchés, le plus souvent, de dire quel rôle elles ont joué, quels services elles ont pu rendre à l'origine et dans le cours de leur existence, parfois très accidentée. On connaît la signification exacte des noms de la science, et l'on ignore celle des impressions les plus usuelles. On rêve à des *chimères*, on mange des *chevrettes* ; on monte en *cabriolet*, une femme a des *caprices*, un cheval se *cabre*, on cueille du *chèvre-feuille*, le poulx est *caprisant*, un vétérinaire a des *chevrons*, on est né sous le signe du *capricorne*, et l'on oublie que ces mots, qui répondent à des idées si différentes, sont tous les enfants d'une seule mère, la *chèvre* (*capra*).

Il en est ainsi de nos relations dans le monde : nous connaissons l'histoire des familles que nous ne voyons qu'à distance, que nous ne fréquentons qu'à de rares intervalles, et nous ne savons pas d'où sortent nos domestiques, avec lesquels nous vivons dans une communauté quotidienne.

La plupart des expressions disent quelque chose par elles-mêmes, soit qu'elles aient une étymologie qui leur est propre, soit qu'elles aient des ancêtres autour desquels elles viennent se grouper. Cicéron le disait avec raison, "l'étymologie touche de bien près à la force et à la substance des choses." Le mot, quand on a découvert ou seulement pressenti sa formation, ne s'offre plus à nous comme un vain son destiné par pure convention à éveiller une idée : il est composé d'éléments qui disent d'où il vient, et qui, d'avance, expriment ce qu'il veut. Le cor au pied et le cor de chasse ont pour même origine le latin *cornu*. corne, l'un parce qu'il a la dureté de la corne, l'autre parce qu'il en a la forme.— On a trop parlé du banquet royal, du banquet patriotique et du banquet des élus pour ne pas attacher au mot banquet une idée relevée. Un repas peut être petit ou simple ; quand on l'appelle banquet, il prend un caractère de grandeur et d'apparat. Et pourtant à la question : D'où vient le mot banquet ? On répond simplement : c'est un diminutif de banc. Le banc par lui-même n'est pas grand, et le banquet en est le diminutif, tout comme la banquette. Et puis, avec le banc tout seul, que devient le festin ?— Il y aurait là quelque chose d'inquiétant si l'on ne se rappelait, pour éclaircir le sens, que du tudesque *bank* est sorti *banket*, qui signifiait débauche faite sur les bancs à la suite d'un repas, lorsque les tables étaient enlevées. On avait sans doute perdu de vue cette origine au XVIIe siècle, car les puristes d'alors, comme le remarque M. Littré, ne faisaient usage du mot banquet que pour les choses sacrées.

Souvent les mots ont une histoire ; il est bon de la connaître pour pouvoir leur assigner leur vraie place ou justifier celle qu'ils sont venus occuper.

Pourquoi ne voit-on pas, au premier aspect, le rapport qui existe entre *grotesque* et *grotte*, dont l'un pourtant dérive de l'autre ? Parce qu'on ne se considère grotesque que dans sa signification la plus usuelle, au lieu de se reporter à l'acceptation primitive. Les Italiens employaient le mot *grottesca* pour désigner les peintures trouvées à Rome dans des cryptes ou grottes souterraines ; le nom

s'appliqua ensuite aux arabesques faites à l'imitation de ces peintures anciennes ; puis, par extension, aux ornements de pur caprice, aux dessins irréguliers, fantasques ; puis enfin aux figures qui outrent, qui exagèrent la nature. C'est de ce point extrême que partent les sens figurés qui font de grotesque le synonyme de burlesque, de bizarre, d'extravagant, de ridicule ou de bouffon.—Autrefois on écrivait *crotesque*, de même qu'on disait *crotte* au lieu de *grotte*. On était plus près ainsi du latin *crypta*, venu du grec *kruptein*, cacher. La parenté des mots *grotte* et *grotesque* une fois établie, il reste à regretter que grotesque n'ait pas conservé les deux *t* du mot italien. S'il est naturel que le *pt* de *crypta* soit devenu *tt* dans *grotte*, il serait naturel aussi et logique surtout que les deux *t* du radical se retrouvassent dans le composé.

Quelques autres exemples, de genres différents, achèveront de montrer combien il importe, pour comprendre le point d'arrivée de certains mots, de tenir compte de la carrière qu'ils ont fournie, du chemin qu'ils ont parcouru.

Le latin *manere*, demeurer, a donné naissance à deux mots qui, depuis longtemps, se repoussent : *manoir* et *manant*. L'un éveille l'idée du seigneur, l'autre, celle du vilain ; et pourtant, à l'origine, le manant était l'habitant du manoir. Au XVe siècle, Perceforest écrivait : "En peu de temps, il y eut une moult belle citée et noble ; car il n'y eut gentilhomme en Bretagne qui ne se feist manant et citoyen d'icelle." Mais comme manoirs et manants étaient d'ordinaire à la campagne, le mot manant s'est dit plus spécialement du paysan, et c'est de là que, prenant un sens péjoratif, il est arrivé à ne plus désigner qu'un homme grossier, un rustre.

Il y avait dans notre ancien français un mot qui n'était pas *bourse*, lequel vient du latin *byrsa* ; c'était *boulge*, qui avait pour origine le cellique *bulga*, bourse de cuir. Ce mot avait un diminutif : *boulette* ou *bougette*, petit sac, petite poche. Cette bougette, les Anglais nous l'ont prise en la prononçant, en l'écrivant à leur manière, et ils en ont fait *budget*, nom qu'ils donnèrent spécialement à la bourse du roi, au trésor royal. Au commencement de notre siècle, le bon vieux mot nous est revenu ainsi défiguré, et nous l'avons adopté sous sa forme étrangère pour désigner l'ensemble des recettes et des dépenses de l'Etat. Ce budget, qui a fait en France tant de bruit et tant de chemin, n'est dans notre vocabulaire, avec cette large acception, que depuis le commencement de notre siècle.

Le verbe *habler*, dont nous avons fait *hâbleur*, et qui signifie parler avec vanterie, avec exagération,—mentir, en un mot, est tout simplement le verbe *hablar* qui, chez les Espagnols, signifie parler. Notre mauvaise opinion sur les méridionaux, et, à *fortiori*, sur les Espagnols, nous avait naïvement amenés à dire que, dans ces régions, parler c'était mentir. Nos voisins nous ont rendu cette impolitesse en adoptant, pour le prendre aussi en mauvaise part, l'ancien verbe français *parlar*.

Quant aux mots qui ont une nombreuse famille, on les compte par milliers. Il suffira d'en prendre un à peu près au hasard : *ban*, par exemple, pour appeler sur eux l'intérêt qu'ils méritent.

Ban est un mot tudesque qui a longtemps signifié chez les Allemands, comme chez nous, publication, proclamation, cri public. Le *banvin* était la proclamation qui indiquait le jour où les particuliers pouvaient vendre leur vin nouveau. Tout ce qui était annoncé ainsi au peuple, aux vassaux, était l'objet d'un ban, et l'on retrouve, dans les auteurs du XVIe siècle, le verbe *bannir* avec le sens de publier. On avait fait aussi le verbe *abannir*, pour dire défendre par ban.

Aujourd'hui, *battre un ban*, c'est battre la caisse pour annoncer qu'il va être fait une publication ; mais en conservant ce sens primitif, le mot ban s'est étendu aux choses publiées elles-mêmes et s'est ainsi appliqué à tout ce qu'on proclame publiquement : le mariage, l'exil, la déchéance, l'internement. La *publication des bans* est un pléonasme consacré par l'usage pour dire : les bans du mariage.— *Convoyer le ban et l'arrière-ban* se disait de la convocation des grands vas-